

Interview d'une antispéciste brésilienne au coeur de la forêt amazonienne

*Propos recueillis, retranscrits et traduits en français par Sandra Guimarães,
relu et corrigé par Juliette*

Michelle Muriel travaille pour le Département pour l'Environnement de l'Etat du Pará. Elle est écoféministe et militante pour le véganisme populaire en Amazonie. Elle fait partie du collectif antispéciste VEM (Veganismo Em Movimento - "Véganisme en mouvement"), qui est associé à l'UVA (União Vegana de Ativismo - "Union Végane d'Activisme"), un réseau qui connecte des collectifs antispécistes et anticapitalistes sur tout le territoire brésilien. Elle vit à Belém, la capitale de l'État du Pará, dans la région de l'Amazonie.

Nous avons eu cette conversation dans l'île de Combu, au cœur de la forêt amazonienne, en novembre 2022.

Comment es-tu devenue végane ?

En 2010, j'étudiais la gestion de l'environnement et j'ai visité un abattoir dans le cadre de mes études. J'avais déjà deux petites chiennes. Quand je suis arrivée et que j'ai vu les animaux dans l'abattoir, j'ai tout de suite pensé à elles. Je me souviens toujours du regard que les animaux ont posé sur moi, de la sensation de ne rien pouvoir faire pour les aider. Après ce jour-là, chaque fois que je voyais de la viande à table, je me souvenais des animaux de l'abattoir et je ne pouvais pas la manger. Mais je ne connaissais aucune personne végétarienne et je pensais que ce n'était pas pour moi. Je continuais donc à manger du poisson. Un an après la visite à l'abattoir, je suis devenue végétarienne.

Peu de temps après, j'ai commencé à travailler au Département de l'Environnement dans mon état. C'est alors que j'ai commencé à visiter des abattoirs dans le cadre de mon travail, à faire des inspections et des recensements. Et qu'est-ce que j'ai vu dans les abattoirs ? Une scène d'horreur : du sang éclaboussé partout et beaucoup de tristesse. C'est horrible parce que personne n'est content de faire ce travail. Les ouvriers des abattoirs sont une main-d'œuvre jetable. Ce sont des corps qui, quand il leur arrive quelque chose, tout le monde s'en fiche.

Un jour, je suis allée inspecter un abattoir à Marajó (dans le Pará) et j'ai été choquée quand j'ai vu que les animaux étaient malades et que leur viande avait des tumeurs. J'ai dit que la viande devait être jetée, mais le vétérinaire responsable a dit : « Non ! Nous enlevons la partie malade et vendons le reste ». J'ai donné l'ordre de fermer l'abattoir, mais des politiciens influents ont été appelés et quelques jours plus tard, l'endroit était de nouveau opérationnel.

J'ai vécu un temps à São Félix do Xingu, au sud-est du Pará. C'est la ville qui compte le plus grand nombre de bovins de l'État. Quand on arrive dans cette région, l'agrobusiness est présent partout. On ne voit plus la forêt, cette forêt qu'on voit ici (ndlr : en Amazonie). Tout a été dévasté. La nuit, la fumée des incendies couvre tout comme un brouillard. Tout a été transformé en pâturage.

J'ai vu l'impact environnemental de l'élevage : les rivières polluées à cause des déchets des abattoirs. Et aussi l'impact social : j'ai vu des gens dans la misère, vivant au bord du fleuve, mais sans possibilité de pêcher car le fleuve est pollué. Et en même temps, j'ai vu un groupe privilégié, les éleveurs, les propriétaires des abattoirs, profiter de cette situation, afficher une richesse comme je n'en avais jamais vu à Belém. Dans des endroits comme Xinguara, São Felix do Xingu et Marabá, j'ai vu des gens blancs, blonds, très grands, totalement différents des gens d'ici. Ces personnes, venues d'ailleurs, portent des bottes en cuir et des sacs de luxe que je n'avais vus jusque-là qu'à la télévision. Et ceux qui vivent dans les communautés traditionnelles de cette région ne trouvent d'autre façon de survivre qu'en servant ce groupe. Les natifs deviennent des serveurs et des cuisinières dans les steakhouses, des femmes de ménage dans leurs maisons...

La nuit, je voyais des manifestations d'indigènes. Je les ai entendu parler de l'avancée de l'élevage de bétail, expliquer que les éleveurs les expulsaient de leur terres ancestrales et qu'ils se battaient contre tout ça. Alors je ne pouvais plus ne pas voir cette évidence. Il y a un groupe très puissant, les éleveurs, qui profite de la situation et, en même temps, opprime, exclut et marginalise la population autochtone. Je n'étais pas au courant des théories antispécistes à l'époque, mais il est impossible d'être là et de ne pas faire ces connexions.

Aujourd'hui, je suis végane parce que je ne peux pas voir le corps d'un animal comme de la nourriture. Je veux être une amie et une camarade de lutte des autres animaux. Pour moi, la nourriture est végétale. Mon existence démontre ma priorité dans la vie, qui est de me battre pour la défense de l'Amazonie et des animaux. Lorsque je mange une assiette végétale, les gens autour de moi le remarquent et se posent des questions. Ça me permet d'afficher mon engagement politique par l'exemple.

Dans le véganisme, je peux connecter ce que je crois nécessaire individuellement et collectivement pour construire la société dans laquelle je veux vivre. C'est un combat qui vit dans le présent, et qui existait déjà bien avant moi. On arrive dans n'importe quelle communauté traditionnelle en Amazonie et tout de suite, on voit que la lutte pour la défense des animaux et pour la défense de la nature est là depuis longtemps.

Qu'est-ce que le véganisme pour toi ?

Étant d'ici, d'Amazonie, et parce que je rencontre tout le temps des gens dans des communautés traditionnelles, je vois le véganisme comme un espace qui rassemble et accueille les personnes en lutte.

Beaucoup de gens pensent qu'en parlant de véganisme, nous nous éloignons des gens des communautés traditionnelles, car ils consomment des animaux. La vérité est que nous sommes beaucoup plus proches d'eux que les gens spécistes peuvent l'imaginer, car ils ont une relation très forte avec la nature. Et je trouve dans le véganisme un lieu sur lequel je peux m'appuyer pour aborder cet aspect très sensible : le lien avec la nature.

Quand on naît et qu'on grandit ici, on apprend très tôt qu'il faut demander la permission à la nature pour entrer dans la rivière, pour entrer dans la forêt. On dit: "Excuse-moi, mère nature!". Avant de cultiver la terre, nous parlons à la nature et demandons la permission pour planter. Il y a une période dans l'année où le crabe sort se promener pour trouver des partenaires, et personne, pas même le pêcheur de crabe, n'attrape un crabe à ce moment-là. Ici on respecte les phases de la lune, les saisons, l'hiver amazonien, l'été amazonien. Mes arrière-grands-parents et grands-parents ont grandi au bord de la rivière, en bordure de la mangrove. Là-bas, tu ne peux rien prendre sans permission. Pas un animal, pas une feuille, pas une écorce. Nous apprenons à avoir ce respect. Donc, quand j'ai découvert le véganisme, ça a résonné en moi, parce que le respect envers tout le vivant, c'est ça que je veux dans le monde.

Le véganisme a pour moi cette dimension politique collective qui se marie très bien avec le véganisme amazonien. Nous, les amazoniennes, avons cette sensibilité du vivant, et nos racines nous supplient de défendre l'Amazonie. Il est impossible de plonger dans les eaux de nos rivières, de se promener dans nos forêts et ne pas vouloir se battre pour cela.

Et je trouve dans le véganisme populaire des camarades de lutte pour mener cette bataille avec moi. Il y a mes camarades du VEM, mais aussi du MST (Mouvement des Paysans Sans Terre), de l'UVA... C'est un combat pour notre territoire, pour notre identité, pour notre histoire. Pour mes grands-parents, pour mes arrière-grands-parents, ceux qui étaient là avant nous, qui ont résisté et qui sont morts en combattant. Ils et elles sont partis, mais la terre où nos ancêtres se sont battus

demeure et c'est sur cette même terre que nous nous battons aujourd'hui. C'est ça le véganisme pour moi.

Comment se construit le véganisme populaire dans ton territoire ?

Je peux donner l'exemple de la lutte contre la pêche industrielle. On met des bateaux industriels à l'embouchure du fleuve et le poisson n'entre plus dans les communautés, les habitants locaux ne peuvent pas faire de la pêche artisanale. Les pêcheurs qui font de la pêche artisanale se battent contre la pêche industrielle et comment ne pas se battre aux côtés de ces gens ? Si nous ne luttons pas contre les grands monopoles de l'industrie, nous ne pourrions pas vivre le véganisme ni parvenir à la libération animale. Qu'est-ce que les gens vont manger ? Des produits industriels ultra-transformés ? Vont-ils quitter leur communauté traditionnelle pour gonfler les bidonvilles, où ils mèneront une vie déplorable ? Vont-ils finir à la rue et mourir de faim ? Premièrement, nous devons nous battre aux côtés des pêcheurs artisanaux contre la pêche industrielle. Et seulement ensuite, lorsque les conditions de leur survie seront garanties, ils auront la possibilité de considérer les animaux comme leurs camarades de lutte.

Nous sommes en Amazonie, où le projet colonial avance sans relâche depuis des siècles. Est-ce que tu crois que le véganisme s'articule avec la lutte décoloniale ?

Le véganisme populaire lutte pour défendre nos territoires, pour préserver notre identité et honorer nos ancêtres. Ils ont défendu la terre et nous ont laissé une culture alimentaire forte

et diversifiée à base de produits végétaux qui permet de garantir la souveraineté alimentaire de notre peuple, alors que c'est les colonisateurs qui ont importé et développé l'élevage au Brésil. Alors pour moi, oui, le véganisme s'inscrit dans la lutte décoloniale.

Mais il faut être vigilant, car le colonialisme avance lentement, de manière sournoise. Nos recettes traditionnelles (végétales) ont été modifiées et sont préparées maintenant avec du lait de vache, du lait concentré sucré, le tout influencé par Nestlé. Cela fait partie d'une façon de penser très coloniale qui transforme la façon dont nous voyons la nourriture. Ainsi, les gens ne voient plus les fruits, les aliments végétaux en général, comme de la nourriture. Se battre pour que le végétal soit reconnu et retrouve son rôle central à table fait partie de la mission du véganisme.

Ici, il est très facile de bien manger, de manière très copieuse, en respectant notre culture alimentaire et en étant végane. Quand ma famille se réunit pour manger, j'apporte du maïs, du manioc cuit, de la pupunha (fruit d'un palmier d'Amazonie), et ça ne cause de l'étonnement à personne. Personne ne dit : "Ah, ce truc que Michelle a apporté est végane !" Non, les gens disent : « J'adore le maïs! J'adore le manioc ! » Les gens sont heureux de manger ce que j'apporte, et le pain, fait avec du blé importé et acheté au supermarché, fini oublié sur un coin de la table.

J'ai entendu beaucoup de gens dire, au Brésil et en Europe, que le véganisme n'a pas de sens parce que « les indigènes chassent ». Pire, que le véganisme est « anti-indigène » et « cherche à séparer l'humain de la nature ». Qu'est-ce que tu dirais à ces personnes ?

Avant de parler, il est bon d'écouter. Nous devons écouter les gens de l'Amazonie. Et je suis sûre que les indigènes ne sont pas en train de dire qu'il faut tuer je ne sais combien d'animaux par jour pour les manger. Écoutez ce qu'ils disent au lieu de dire ce que vous pensez d'eux. Combien de ces personnes qui disent que le véganisme est « anti-indigène » sont ici et se battent aux côtés des peuples autochtones ? Nous, avec mon collectif antispéciste, on le fait.

J'aimerais que les gens aient la possibilité de s'asseoir et de prendre un café avec une communauté traditionnelle d'ici. Si vous prenez le temps de vous asseoir pour discuter avec ces gens, ils vous offriront sans doute du manioc cuit, du jus de cupuaçu ou de bacuri, du plantain frit... Et quand vous parlerez de défense de la nature, de défense des animaux, ils seront les premiers à être d'accord. Ils utilisent les animaux pour leur subsistance, mais leur vision est très proche de notre lutte pour la défense de la nature, des animaux et de l'Amazonie.

Comment parler de la lutte anti-spéciste au sein de la gauche ?

C'est notre plus grand défi. Quand on est aux côtés des communautés traditionnelles, des peuples indigènes, notre véganisme ne pose aucun soucis. Mais quand la gauche organisée dans les villes se rend compte que vous êtes végane, ça dérange beaucoup.

Nous essayons d'amener la gauche au véganisme en expliquant qu'il y a un point commun dans nos luttes : l'exploitation des corps, de tous les corps, humains et non humains. Nous

montrons comment l'exploitation animale a pour but l'accumulation de profit pour quelques uns, et qu'avec cela viennent tous les problèmes socio-environnementaux, comme l'exploitation des travailleurs dans les abattoirs, la destruction de la forêt, la pollution des rivières... Nous essayons de montrer que nous combattons un ennemi commun.

Il y a un refus systématique à intégrer la question antispéciste dans les combats de la gauche. On nous dit que ce n'est pas une question urgente et qu'il y a des luttes plus importantes à mener.

Nous invitons donc les gens de gauche à se battre pour l'antispécisme de manière parallèle. Parce que nous, les véganes, militons de manière parallèle. Vous pouvez arrêter de participer à l'exploitation animale tout en luttant pour la fin du racisme, de la misogynie et pour les droits des personnes LGBT. On peut faire toutes les tâches du militantisme de gauche en étant antispéciste et on le montre par l'exemple tous le temps.

Et puis il y a quelque chose qui freine les gens et qui est très spécifique de notre territoire. Comme avoir une pratique végane signifie manger du végétal, cela se rapproche de notre façon traditionnelle de manger. Malheureusement beaucoup de gens ici veulent s'éloigner de nos origines, de notre culture. Parce que c'est un truc de caboquinho et les gens ne veulent pas être considérés comme des caboquinhos.

Qu'est-ce que ça veut dire, “caboquinho” ?

"Caboquinho" c'est une personne métisse entre indigène et noire. C'est la personne qui vit à l'intérieur des terres, qui est proche de la forêt, qui a une façon de manger et d'être en relation avec la nature très différent du mode de vie dans les villes. On se dit : « Je ne veux pas ressembler à un caboquinho ! Je veux dire que j'ai visité São Paulo, Rio, que je voyage au moins une fois par an en Europe avec ma famille, que j'ai une femme de ménage, que j'ai une nouvelle voiture, même si je suis endettée... » Nous sommes d'ici, mais nous ne voulons pas ressembler aux gens d'ici. Autrefois, les gens avaient honte d'avoir la bouche tachée d'açaí (un fruit amazonien, de couleur violette intense, presque noire), car ce sont les caboquinhos qui mangent de l'açaí. La nourriture de base des communautés qui vivent au bord des fleuves, des caboquinhos, est l'açaí, donc ces personnes ont toujours la bouche et les lèvres violettes.

Et pour ne pas ressembler aux indigènes, il faut s'éloigner de notre alimentation traditionnelle, essentiellement végétale, et manger comme les blancs. Autrement dit, manger plus d'animaux. Donc manger les végétaux locaux vient avec cette difficulté sociale, même pour ceux de gauche. C'est un comportement qui vous exposera, qui montrera que vous êtes un caboquinho, un natif. Comment dire à mon groupe d'amis de gauche, qui sont cool, qui maîtrisent les codes de la culture dominante et connaissent les théories politiques qu'il faut connaître, que je ne mange pas de viande ? Pour faire partie du groupe, vous ne pouvez pas manger du pupunha, du manioc, qui

sont la nourriture du caboquinho. Vous devez manger du barbecue, comme les blancs. Nous voulons être des blancs. Cette envie naît d'une très grande blessure que nous n'avons toujours pas réussi à guérir : le colonialisme.